

Roxana MAXIMILEAN
(Université „Babeş-Bolyai”,
Cluj-Napoca)

Construction du temps mythique en tant qu'arme contre l'oubli dans l'œuvre de Sylvie Germain

Abstract: (Construction of mythical time as a weapon against oblivion in the work of Sylvie Germain) The present work focuses on ancient traditions and habits specific to the archaic world painted by Sylvie Germain as markers of a mythical time that awakens nostalgia for a heavenly time. The childhood spent with her grandparents in the Morvan permeates the imagination of the writer who, through writing, fights against oblivion, bringing out to the surface the rural universe where man lived in peace with nature and with God. First, the current analysis is based on the dichotomy made by Mircea Eliade between mythical time and historical time as the trigger for the nostalgia for the Golden Age. Then, on the theories of Maurice Halbwachs on collective memory and finally, on the distinction made by Henri Bergson between habitual memory and pure memory. Through habits and ancient traditions, Sylvie Germain achieved a real abolition of historical time describing the access to the *illud tempus paradisiac* which characterized the human species before the fall. She creates incredible "stories of memory", defined by Dominique Viart as the result of a pressing memory, arising from the unconscious, through powerful writing images, hypotyposis being the figure of choice.

Keywords: *collective memory, myth, traditions, sacred time, Golden age.*

Résumé : Le présent travail se concentre sur des anciennes traditions et habitudes du monde archaïque, peints par Sylvie Germain en tant que marqueurs d'un temps mythique qui éveille la nostalgie d'une époque paradisiaque. L'enfance passée chez les grands-parents, dans le Morvan, imprègne l'imaginaire de l'écrivaine qui, à travers l'écriture, lutte contre l'oubli, ressortant à la surface l'univers rural où l'homme vivait en paix avec la nature et avec Dieu. L'analyse actuelle s'appuie dans un premier temps sur la dichotomie faite par Mircea Eliade entre le temps mythique et le temps historique en tant que déclencheur de la nostalgie de l'Âge d'Or. Ensuite, sur les théories de Maurice Halbwachs sur la mémoire collective et, pour finir, sur la distinction faite par Henri Bergson entre la mémoire habitude et la mémoire pure. À travers d'anciennes traditions, Sylvie Germain réussit l'abolition du temps historique décrivant l'accès à l'*illud tempus paradisiac* qui caractérisait l'espèce humaine avant la chute. Elle crée des « récits de mémoire » inouïs, définis par Dominique Viart comme le résultat d'une mémoire pressante, surgie de l'inconscient, à travers des images d'écriture puissantes ; l'hypotypose en est la figure de prédilection.

Mots-clés : *mémoire collective, mythe, traditions, temps sacré, Âge d'Or.*

Considérations préliminaires

Sylvie Germain a habitué ses lecteurs à la place importante qu'elle voue à l'Histoire dans le cadre de ses romans. Les grands événements qui ont marqué la civilisation des derniers décennies - surtout les guerres -, se dessinent à l'arrière-plan de ses œuvres, d'habitude ayant le rôle de dénoncer la cruauté humaine, tout en reprenant l'image biblique de Caïn qui lève la main contre son frère, Abel. Pourtant, au

début de son premier roman, *Le livre des nuits* (1984), ainsi que, tout au long du troisième roman, *Jours de colère*¹ (1989), l'écrivaine crée un univers qui échappe à l'Histoire, au temps profane (Eliade 1965, 63), et rappelle un cadre mythique atemporel. L'ambiance mythique est construite surtout par le manque des références spatio-temporelles précises, mais aussi par l'évocation d'une série des traditions ancestrales :

« Les premiers romans de Sylvie Germain, notamment *Le livre des nuits* et *Jours de colère* peuvent être considérés un effort pour sauvegarder un monde de traditions, pour faire revivre un passé définitivement révolu. Avec la mise en scène d'une France archaïque, loin du monde industriel, l'auteur fait revivre d'anciennes habitudes et des traditions locales. » (Koopman-Thurlings 2008, 223).

Parmi les traditions surprises par l'écrivaine, nous nous pencherons sur la cuisson du pain, la lessive annuelle et les fêtes religieuses, toutes présentées surtout dans *Jours de colère*, roman sur « la disparition d'un monde isolé et archaïque » (Goulet 2006, 101). Dans un entretien paru en 1991 dans le « Magazine Littéraire », Sylvie Germain déclare que l'image génératrice du livre a été celle des forêts du Morvan :

« Pour *Jours de colère* l'image première était celle des forêts du Morvan [...] J'ai passé beaucoup de temps dans mon enfance dans le Morvan, j'avais une grand-mère morvandaise. Et c'étaient ces lieux d'arbres, de roche et d'eau qui revenaient. » (Tison 1991, 65).

Elle essaie avec une certaine nostalgie, de lutter contre l'oubli tout en recréant l'univers idyllique de son enfance et nous invite à l'instar de Vitalie à « l'accompagner dans les méandres de sa mémoire » (Koopman-Thurlings 2008, 226). Par conséquent, l'écrivaine est concernée non seulement par une histoire écrite, mais surtout par une histoire vécue, étant donnée la présence de ses grands-parents dans sa vie :

« C'est en ce sens que l'histoire vécue se distingue de l'histoire écrite : elle a tout ce qu'il faut pour constituer un cadre vivant et naturel sur quoi une pensée peut s'appuyer pour conserver et retrouver l'image de son passé. » (Halbwachs 1950, 38).

La vraisemblance des traditions décrites est basée sur le souvenir des expériences vécues. Petit enfant, Sylvie Germain a été le témoin de ces coutumes, participant directement ou indirectement - par les récits de ses grands-parents - à leur déroulement. Marc Bloch rappelle que dans les sociétés archaïques, les enfants étaient confiés aux vieux (apud Halbwachs 1950, 34). En plus, l'enfant qui est en contact avec ses grands-parents remonte jusqu'à un passé plus reculé encore (Halbwachs 1950, 34), les récits de famille assurant le lien trans-générationnel. Ainsi, les premiers romans de Sylvie

¹ Dorénavant noté par le sigle JC, suivi du numéro de la page.

Germain, comme le témoigne elle-même, prennent la source dans les profondeurs de sa mémoire ; pour elle l'écriture est une œuvre de mémoire :

« Le récit prend en fait sa source au fond de l'imaginaire, dans l'inconscient, les profondeurs de la mémoire, réveillant des souvenirs, des sensations, des pensées qui sommeillaient et qui, sans l'écriture seraient peut-être restées dans les limbes. » (Magil 1999, 335).

I. Le bon sauvage au temps des fêtes

Certainement, l'abolition du temps rappelle le mythe et, dans le cas de *Jours de colère*, qui décrit un paysage rural archaïque, c'est le mythe du Bon sauvage, tout en éveillant la nostalgie d'une « humanité heureuse, qui avait échappé aux méfaits de la civilisation fourniss[ant]des modèles pour les sociétés utopiques. » (Eliade 1965, 41). Le hameau Leu-aux-chênes, semble avoir complètement échappé au passage de l'Histoire, gardant l'allure d'un village ancestral générique, non-identifiable : « Nulle pancarte ne l'indiquait, c'était un simple lieu-dit. » (JC, 17). L'arbre, image générique du roman, est non seulement un élément du décor, mais surtout, un moyen de survie, car la majorité des hommes travaillent dans la forêt : « Tous les hommes étaient bûcherons, bouviers, et floteurs à la saison du lancement des bûches dans les ruisseaux. » (JC, 19). Sylvie Germain voue des fragments entiers à la description de ces vieux métiers afin de les faire revivre :

« Son amour n'allait ni à la terre ni aux bêtes mais aux arbres. Puisqu'il vivait dorénavant loin des forêts, tout près de la rivière, il devint floteur. Il retrouvait ainsi les arbres ; il les retrouvait an aval, démembrés, sans racines, ni branches, ni feuillages, mais des arbres toujours. » (JC, 29).

Ce passage illustrant l'un des métiers pratiqués par Ambroise Mauperthuis, avant de s'installer dans La Ferme-du-Pas, rappelle des occupations aujourd'hui oubliées dont la description participe à la ressuscitation d'une époque révolue. L'image de l'arbre renvoie au motif *illo tempore* où « le Ciel était très proche de la Terre et l'on pouvait facilement accéder au Ciel par le truchement d'un arbre. » (Eliade 1957, 79). Quant au symbolisme de l'arbre, il représente la vie, en perpétuelle évolution, en ascension vers le ciel : il évoque la verticalité. En plus, il met en communication les trois niveaux du cosmos : le souterrain (par ses racines), la surface de la terre (par son tronc), les hauteurs (par ses branches attirées par la lumière du soleil) (Chevalier, Gheerbrant 1982, 62). Une dichotomie se tisse autour du symbolisme de l'arbre entre les personnages bûcherons et floteurs, puisque, en dépit de son isolement, le hameau n'échappe pas à l'emprise du mal. Le Mal est représenté par l'obsession d'Ambroise Mauperthuis, qui vole les forêts de Vincent Corvol et s'y établit en maître-bourreau ; de l'autre côté, son fils, Ephraïm, et ses neuf petit-fils vivent dans la pauvreté, mais travaillent dans les forêts de leur cruel grand-père, la paix dans l'âme, la joie dans le cœur. Ce sont les neuf-fils d'Efraïm et de Reine qui illustrent l'image du bon sauvage

par « l'état de pureté, de liberté et de béatitude de l'homme exemplaire au milieu d'une Nature maternelle et généreuse. » (Eliade 1957, 42). Ephraïm rappelle les patriarches du Vieux Testament, formant avec sa famille une tribu (au sens primaire du mot) ; tous vivaient en harmonie : « l'entente qui régnait entre eux était profonde » (JC, 107) ; « Ils étaient si bien liés corps et âme aux arbres qu'ils appartenaient à la tribu des arbres, à leur royaume. Ils étaient les princes du royaume des arbres. » (JC, 122). Ils héritent tous la foi de leur grand-mère, Edmée, et dirigent leur vie dans la crainte de Dieu et l'Adoration de la Vierge :

« Vivant en harmonie avec la nature et le cosmos, Blaise et ses frères sont des êtres équilibrés, heureux malgré leur misère. Leur cosmologie est une fusion harmonieuse de l'ici-bas et de l'au-delà, un mythe de l'âge d'or qui peut s'épanouir dans le microcosme du hameau, loin du monde habité. » (Koopman-Thurlings 2007, 102).

Certainement, l'homme des sociétés archaïques ne détient pas une foi chrétienne pure, mais imprégnée des croyances païennes. L'écrivaine nous éblouit par la « recreation d'une civilisation ancestrale dominée par la pensée magique et les gestes symboliques » (Ghițeanu 2010, 133). Ainsi, Edmée voue un culte ardent à la Vierge, mais, ne mentionne jamais Jésus-Christ, croyant aussi que « la neige du premier mai pouvait guérir non seulement les plaies du corps mais surtout les maux et les langueurs de l'âme car cette neige n'était, selon elle, pas autre chose que les larmes très pures de la Sainte Mère de Dieu. » (JC, 20). Pour le croyant, sa foi se manifeste surtout au temps des fêtes : « Pas plus que l'espace, le temps n'est pour l'homme religieux ni homogène ni continu, il y a les intervalles du temps sacré, le temps des fêtes (en majorité les fêtes périodiques) » (Eliade 1965, 63). Ce sont les fêtes qui ponctuent leur existence tout en l'organisant car, outre la joie inhérente aux célébrations, elles établissent aussi un temps du repos. « Il y a autant de calendriers que de sociétés différentes, puisque les divisions du temps s'expriment [...] en termes religieux. » (Halbwachs 1950, 70). Sylvie Germain surprend la tradition de chaque dimanche où les paysans allaient à l'église. Suivant un rituel précis, le clan d'Edmée ne manquait jamais de la messe hebdomadaire :

« Il descendait chaque dimanche avec ses frères et leur père pour assister à la messe, précédés par Edmée et leur mère qui s'y rendaient dans une carriole tirée par un âne. Leur cortège dominical amusait toujours ceux qui le croisaient sur la route, - les deux femmes assises dans la carriole, la vieille Edmée portant un fichu noir serré autour de son visage et Reinette-la-Grasse volumineuse et aérienne dans le grand châle bleu Madone qui flottait autour de son corps, Ephraïm marchant à côté du baudet dont il tenait les rênes et les neuf fils suivant derrière. <V'la l'Phraïm et sa tribu qui s'en vont saluer l'Bon Dieu !> disaient les gens sur leur passage. » (JC, 98-99).

Les enfants de Reine naissent tous le 15 août, Jour de l'Assomption de la Vierge Marie, qui, pour eux, sera évidemment la fête la plus importante de l'année. Pour souligner la puissance de leur foi, Sylvie Germain crée - comme pour d'autres traditions ancestrales -, un tableau impressionnant d'écriture qui surprend les participants à une fête villageoise dédiée à la Vierge : « S'étageant en paliers dans la narration, de saisissants tableaux, bien loin de s'appuyer sur un pittoresque facile, vibrent d'une intensité touchante au domaine du sacré. » (Linkhorn 1990, 204). L'hypotypose, figure de prédilection, se construit sur la forte impression visuelle : le lecteur a l'illusion du réel car il 'voit' la foule participante à la célébration ; c'est une 'photographie' réalisée à l'aide des mots. La description est rendue vivante par l'abondance des détails, mais aussi par la multitude des personnages minutieusement décrits :

« Vint un jour où leur joie fut portée à son comble, où ils la firent exploser en formidable retentissement. [...] Les fils d'Ephraïm avançaient à pas vifs vers le cœur de la clairière, sans prêter la moindre attention à la foule. Louison-la-Cloche carillonnait avec une allégresse croissante tandis que les frères du Matin commençaient à battre un rythme lent et qu'Eloi-l'Ailleurs jouait en sourdine de l'accordéon. Blaise-le Laid frappa un coup de gong et les neuf frères poussèrent à l'unisson une clameur. [...] C'était la leur offrande, - non plus seulement les fleurs et les fruits de la terre mais leur vigueur, leur jeunesse, l'impétuosité de leurs cœurs, la magnifique ampleur de leurs souffles, de leurs rires. » (JC, 120).

Le temps profane semble s'être arrêté pour laisser la place au temps mythique car « participer religieusement à une fête implique que l'on sort de la durée temporelle ordinaire pour réintégrer le temps mythique réactualisé par la fête même. » (Eliade 1965, 63). Le temps sacré crée une brèche dans la temporalité historique par introduire le croyant dans l'*illo tempore*. Autre référence à l'univers archaïque, la Vierge devient pour les frères Verslay comparable à un totem qui « tient la place de Dieu, représente l'origine du clan, il est sacré, il donne le nom au clan, il est transmis par la mère et célébré dans le cadre des fêtes » (Ghițeanu 2010, 110). Il est à mentionner que, selon Maurice Halbwachs, l'idée de commémorer collectivement un événement renvoie à la mémoire religieuse collective : « Mais toute religion a aussi son histoire, ou plutôt il y a une mémoire religieuse faite de traditions qui remontent à des événements très éloignés souvent dans le passé. » (Halbwachs 1950, 101). C'est Maurice Halbwachs qui fait la différence entre la mémoire individuelle et la mémoire collective¹. Selon lui, la mémoire collective englobe la mémoire individuelle, car la mémoire n'est jamais complètement isolée. Pour évoquer son propre passé, un individu doit faire appel aux souvenirs des autres, se rapportant à des points de repère fixés par la société. La

¹ « Il y aurait donc lieu de distinguer en effet deux mémoires, qu'on appellerait, si l'on veut, l'une intérieure ou interne, l'autre extérieure, ou bien l'une mémoire personnelle, l'autre mémoire sociale. Nous dirions plus exactement encore : mémoire autobiographique et mémoire historique. » (Halbwachs 1950, 26).

représentation de ces vieilles traditions qui font partie de la mémoire collective contribue à la construction du cadre mythique des romans germaniens.

II. Jours de feu, de lessive et d'amour

Les tableaux d'écriture inspirés par l'enfance de l'écrivaine sont associables aux « images souvenirs », décrites par Henri Bergson dans son livre *Matière et mémoire* (1929, 101) et qui « dessinent tous les événements avec leurs contours, leur couleur et leur place dans le temps » tout en formant « la mémoire pure, la mémoire par excellence.¹ ». Il oppose la mémoire pure à la mémoire-habitude (qui est plutôt l'acquisition d'un savoir-faire), respectivement le souvenir spontané au souvenir-habitude : « Le souvenir spontané est tout de suite parfait ; il conservera pour la mémoire sa place et sa date. » (Bergson 1929, 94).

Les théories de Bergson nous aident à interpréter les textes de Germain : on voit combien importante est la mémoire pour l'écrivaine. Elle témoigne dans le cadre d'un débat (Goulet 2008, 310) qu'elle n'aime pas l'expression « devoir de mémoire » que la critique lui a maintes fois attribué, puisque « cela a souvent pour effet de bloquer les gens qui se cabrent devant cette injonction, ce devoir imposé ». Elle ajoute que « la mémoire ne relève pas d'un devoir, plutôt d'un travail à accomplir, à entretenir » (Koopman-Thurlings 2008, 240), et mentionne aussi la métaphore de la caresse de Levinas² selon laquelle « au lieu de rester enlacé, ligoté à une mémoire pesante, il s'agit plutôt de tourner autour, de l'interroger, de se laisser surprendre par elle ». (Levinas 1968, 285). À travers sa lutte contre l'oubli, à travers la résurrection de l'univers enfantin, Sylvie Germain se fait « medium d'une mémoire immémoriale » (Koopman-Thurlings 2008, 233) soulignant à l'instar de Paul Ricœur (2000, 20) le lien étroit entre la mémoire et l'affection, tout en affirmant que la mémoire appartient à l'âme sensible.

C'est avec nostalgie que Sylvie Germain décrit la cuisson du pain, moment où Ephraïm est venu chercher les remèdes d'Edmée pour son frère, Marceau :

« Dans le hameau on cuisait le pain deux fois par mois. Le jour n'était pas encore levé. Mais déjà la fenêtre de la cuisine rougeoyait. Edmée était en train de préparer le four pour la cuisson du pain dont elle avait pétri la pâte à l'aube. Lorsque Ephraïm pénétra dans la cuisine il fut saisi par la chaleur qui y régnait et par les grands pans de leur vermeille qui ondoyaient sur les murs. Edmée venait d'allumer les genêts et le bois sec qui emplissait le four. Le bois craquait, crépitait, se tordait, les brindilles

¹ En poussant jusqu'au bout cette distinction fondamentale, on pourrait se représenter deux mémoires théoriquement indépendantes. La première enregistrerait, sous forme d'images-souvenirs, tous les événements de notre vie quotidienne à mesure qu'ils se déroulent ; elle ne négligerait aucun détail ; elle laisserait à chaque fait, à chaque geste, sa place et sa date. Sans arrière-pensée d'utilité ou d'application pratique, elle emmagasinerait le passé par le seul effet d'une nécessité naturelle (Bergson 1929, 91).

² « La caresse consiste à ne se saisir de rien, à solliciter ce qui s'échappe sans cesse de sa forme vers un avenir jamais assez avenir à solliciter ce qui se dérobe comme s'il n'était pas encore. Elle cherche, elle fouille. Ce n'est pas une intentionnalité de dévoilement, mais de recherche : marche à l'invisible. » (Levinas 1968, 285).

passaient d'un rouge carmin à un jaune translucide puis éclataient en bris minuscules comme des cristaux de sel rose et or. » (JC, 32-33).

La cuisine d'Edmée devient la cuisine idyllique de la grand-mère qui avait encore le temps de préparer du pain. Pour la société contemporaine, emportée par la vitesse d'un flux continu des événements, ces vieilles habitudes semblent irréelles, part d'un conte populaire. La grand-mère est, par excellence, le personnage germanien spécifique pour le temps primordial des origines, le temps mythique ou sacré :

« La figure d'un parent âgé est en quelque sorte étoffé par tout ce qu'elle nous a révélé d'une période et d'une société ancienne, qu'elle se détache dans notre mémoire non pas comme une apparence physique un peu effacée, mais avec le relief et la couleur d'un personnage qui est au centre de tout un tableau, qui le résume et le condense. » (Halbwachs 1950, 34-35).

Les figures des grands-parents concentrent une époque révolue, l'univers enfantin que l'écrivaine revit à travers sa plume. Sylvie Germain est tentée par « un vorace autrefois qui attire à lui, désagrège, effondre le futur dans les ruines d'un présent au passé déjà confondu » (Lévi-Strauss 1971, 536). Il n'y a qu'Edmée qui prépare le pain, mais c'est une tradition commune pour tout le village, car, dans les sociétés archaïques « il y a une représentation collective du temps, elle s'accorde avec les grands fait d'astronomie et de physique terrestre, avec les habitudes des groupes humains concrets. » (Halbwachs 1950, 52-53).

La tradition de la lessive fonctionne d'après le même raisonnement. C'est une tradition commune à tout le hameau, une véritable fête :

« Ce fut durant ces quelques jours de vacances qu'avait eu lieu le cérémonial de la grande lessive annuelle. Camille avait aidé la Fine. Après avoir mis longuement à tremper dans de l'eau claire tout le linge de la maison, elles l'avaient entassé dans l'énorme cuve à lessive installé sur un trépied dans la cour arrière, près du pas de la porte de la cuisine. Elles avaient glissé de lamelles de savon et des chapelets de racines odoriférantes entre chaque pli du linge disposé par strates, - draps, torchons, linge de corps et linge de table puis enveloppé l'ensemble dans le vieux drap posé au fond de la cuve dont elles avaient rabattu les pans, et ensuite elles avaient étendu sur le tout une grosse toile de chanvre dans laquelle elles avaient étalé une épaisse couche de cendres de chêne. Premier jour de lessive : jour de tissu et de cendres. » (JC, 203).

La lessive est une image récurrente chez Sylvie Germain, faisant partie du « mythe personnel de la romancière » (Goulet 2006, 114). Elle apparaît d'abord dans le *Livre des nuits*, puis dans *Nuit-d'Ambre*, étant toujours liée à l'amour désir. La blancheur des draps étendus à sécher, symbole d'innocence et de pureté, éveille le désir des jeunes amoureux, Camille et Simon : « Les draps autour d'eux étalaient leur blancheur crayeuse dans la nuit comme une calme et pure nudité : la terre, cette nuit-là

était folie de nudité, était louange de peau, éloge du désir. » (JC, 210). Un amour malheureux, car les deux cousins seront tués par leur méchant grand-père. « Nous n'irons plus au bois » c'est la chanson que les deux fredonnent et marque non seulement leur mort tragique, mais la fin d'une génération. L'univers rural se heurte à l'Histoire : le microcosme du paysan est envahi par le macrocosme de la guerre : « On n'allait plus au bois, on allait à la guerre. » (JC, 342). Au-delà du désir de ressusciter son enfance idyllique, la représentation d'un cadre mythique atemporel entre en dichotomie avec les catastrophes du XX^e siècle, tout en soulignant la chute de l'humanité ; par cela, Sylvie Germain s'inscrit parmi les écrivains qui ressentent une « nécessité de raconter l'Histoire » (Viert, Vercier 2008, 129).

Il est à ajouter que la tradition de la cuisson du pain est également associable à l'étincelle du désir qui apparaît dans le cœur d'Ephraïm à la vue de Reinettes-la-Grasse étendue près du four. : « Tout près du four se tenait Reinettes-la-Grasse allongée sur un banc, le buste légèrement soulevé. [...] Il ne vit plus la grosse fille de la Ferme-du-Bout, mais une éblouissante divinité de la chair et du désir. » (JC, 33-35). Ephraïm tombe amoureux de Reine : surprise générale, car la fille était obèse jusqu'à la monstruosité.

Conclusion

Si on juge l'écrivaine selon la modalité de représenter fidèlement un monde archaïque idyllique, Sylvie Germain se rapproche de l'image d'un conteur véritable, celui qui « assure les liens avec les temps immémoriaux des mythes et des récits de fondation. » (Koopman-Thurlings 2008, 228). À travers la description du Leu-au-chêne, « microcosme à l'écart du monde réel » (Koopman-Thurlings 2007, 103), elle ressuscite les souvenirs de son enfance tout en réalisant un retour aux origines. Les vieilles traditions ancestrales brisent le temps historique et créent l'entrée dans le temps mythique, celui qui rappelle un paradis perdu de l'humanité. *Jours de colère* est aussi une preuve de l'importance de la mémoire pour Sylvie Germain, une lutte contre l'oubli qui assure la continuité trans-générationnelle. Il est évident que les traditions ont perduré dans le milieu rural et que « ces lieux de mémoire » (Koopman-Thurlings 2008, 230) ont disparu avec la population locale. Cette caresse de la mémoire est symbolique pour la quête mystique de la romancière qui souscrit aux idées de Saint Augustin : « Dans l'immense galerie de ma mémoire [...] là je me rencontre moi-même. » (1993, 156).

Références bibliographiques

Textes de références

- Germain, Sylvie. 1985. *Le Livre des Nuits*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».
Germain, Sylvie. 1987. *Nuit d'Ambre*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».
Germain, Sylvie. 1989. *Jours de colère*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».

Saint Augustin. 1993. *Confessions*. Traduction par Arnould d'Andilly, Paris : Gallimard, coll. « Folio classique ».

Ouvrages critiques

Bergson, Henri. 1929. *Matière et mémoire*. Paris : Felix Alcan.

Chevalier, Jean ; Gheerbrant, Alain. 2000. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Éditions Robert Laffon/Jupiter.

Eliade, Mircea, 1965. *Le sacré et le profane*. Paris : Éditions Gallimard.

Eliade, Mircea. 1957. *Mythes, rêves et mystères*. Paris : Éditions Gallimard.

Ghițeanu, Serenela. 2010. *Sylvie Germain. La Grâce et la Chute. Une lecture multiple : thématique, mythocritique et narratologique*. Iași : Institutul European.

Goulet, Alain (dir.). 2008. *L'univers de Sylvie Germain*. Caen : Presses universitaires de Caen.

Goulet, Alain. 2006. *Sylvie Germain : œuvre romanesque*. Paris : L'Harmattan.

Koopman-Thurlings, Mariska. 2007. *Sylvie Germain. La Hantise du mal*. Paris, Éditions L'Harmattan.

Koopman-Thurlings, Mariska. 2008. *Pour une poétique de la mémoire* in « L'Univers de Sylvie Germain », sous la direction d'Alain Goulet avec la participation de Sylvie Germain, Caen : Presses Universitaires de Caen, p. 223-234.

Levinas, Emmanuel. 1968. *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*. La Haye : Martinus Nijhoff.

Linkhorn, Renée. 1990. *Review du livre "Jours de colère"* in « The French Review », Vol. 64, No. 1 (Oct., 1990), p. 204-206.

Magil, Michelle. 1999. *Entretien avec Sylvie Germain*, in « The French Review », vol. 73, no. 2, p. 334-339.

Pascale Tison. 1991. *Sylvie Germain : L'obsession du mal*, in « Magazine littéraire », no. 286, p. 64-66

Ricœur, Paul. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.

Strauss, Lévi. 1971. *Le temps du mythe*, in « Annales. Économies, Sociétés, Civilisations », 26^e année, nos. 3-4, p. 533-540.

Viart, Dominique ; Vercier, Bruno. 2008. *La littérature française au présent*. Paris : Bordas.

Sitographie

Halbwachs, Maurice. 1950. *La mémoire collective*. Document en version numérique disponible en ligne : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html, page consultée le 2 juin 2021.

Sigle

JC - Germain, Sylvie. 1989. *Jours de colère*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».